

les fauchages et les battages ne peuvent être économiquement exécutés que par ces derniers.

Mais il n'en est pas de même des animaux de rente. Ici, les opinions sont très partagées, et même il faut avouer que le nombre des cultivateurs qui nient l'utilité du bétail de rente est bien plus grand que celui des hommes qui sont convaincus de cette utilité.

Cependant à nos yeux, l'utilité, nous dirons plus la nécessité absolue de la seconde classe de bestiaux est tout aussi incontestable que celle de la première; et pour nous en convaincre nous n'avons qu'à étudier l'état actuel de l'agriculture canadienne, les causes qui ont amené cet état et les moyens de l'améliorer.

La culture canadienne est-elle florissante? les produits qu'elle donne sont-ils suffisants pour constituer ce qu'on appelle généralement une industrie lucrative?

Evidemment non. Que l'on se reporte aux calculs que nous avons faits dans quelques-unes de nos précédentes causeries, calculs basés sur les résultats obtenus dans la pratique usuelle, et l'on verra que la culture, telle qu'elle est exécutée par l'immense majorité des cultivateurs, paie à peine les frais de production, qu'elle est par conséquent ruinée pour celui qui l'entreprend.

Si l'on ne veut pas revoir ces calculs, que l'on étudie sa situation particulière, que chaque cultivateur pèse dans la balance de son expérience ses dépenses et ses recettes, que d'un côté il mette les travaux qu'il exécute avec l'aide de sa famille, les déboursés qu'il fait pour le paiement des engagés, du charron, du forgeron et souvent pour l'achat de ses semences; qu'il place de l'autre les faibles produits qu'il obtient et il se convaincra bientôt que les profits qu'il réalise ne sont pas proportionnels à la peine qu'il se donne, que souvent même ces profits sont nuls.

Quelques-uns de ces jours, parlant à un cultivateur de notre connaissance, nous lui demandions quels étaient les résultats de la culture dans la localité où il vivait. Je ne sais pas, nous répondit-il, si toutes les paroisses sont dans la même situation que celle que j'habite; mais ce que je sais parfaitement c'est que chez nous les récoltes sont toujours très-faibles. Sur six à sept cents cultivateurs qui composent ma paroisse, c'est à peine si une dizaine réussit à faire quelques économies, la plupart des autres peuvent à peine chaque année balancer leurs dépenses avec leurs recettes. Quant à moi personnellement, j'ai vu un temps où la terre produisait abondamment; mais depuis six à sept ans, je n'ai pas été capable de joindre les deux bouts à la fin de l'année, tous les ans je vois augmenter le chiffre de mes dettes; et vraiment je crains que cela ne tourne mal.

Cette situation n'est pas unique: c'est celle des sept huitièmes de nos cultivateurs. Nous en avons la preuve dans les livres de compte des marchands détailliers de la campagne. Ces livres nous montrent que la culture ne suffit plus à ses propres besoins et que, sans le crédit qu'elle trouve chez les marchands, elle serait depuis longtemps dans la misère.

Voilà la situation dans laquelle se trouve actuellement l'agriculture canadienne, situation bien inquiétante sans doute et qui appelle avec instance une transformation radicale dans notre système agricole.

Maintenant étudions les causes qui ont amené cette situation. Nos terres n'ont pas toujours été aussi pauvres qu'elles le sont aujourd'hui. Les personnes d'un certain âge ont entendu leurs pères leur raconter qu'autrefois la terre produisait abondamment, que tout poussait à merveille, que les grains rendaient quinze, vingt, trente et même quarante

pour un. Alors c'était le temps des fêtes et des plaisirs. Mais tout cela a disparu, comme par enchantement. Les pères ont vécu dans l'abondance, les fils dans la médiocrité et les petits-fils vivent dans un état voisin de la misère.

Pourquoi cela, pourquoi cette transformation, pourquoi cette diminution de notre richesse agricole? C'est que nos ancêtres ont cultivé ce que nous cultivons avec une ignorance inconcevable.

La terre était autrefois une puissante mine; mais à force d'en retirer des récoltes on est parvenu à l'épuiser ainsi que cela se produit invariablement dans toutes les mines même les plus abondantes. Les plantes se nourrissent surtout aux dépens du sol, chaque récolte lui enlève donc une partie de sa richesse. Si la terre est abondamment pourvue de principes fertilisants, la diminution de fécondité produite par les premières récoltes passera peut-être inaperçue; mais elle n'en sera pas moins réelle et il arrivera un temps où l'on sera forcé de se rendre à l'évidence des faits. Ce temps est arrivé et malheureusement plus tôt qu'on ne l'attendait.

Notre grande faute à nous, cultivateurs canadiens, c'est d'avoir cultivé sans engrais, d'avoir refusé à la terre la fumure nécessaire, d'avoir négligé de lui restituer ce que les récoltes lui enlevaient. C'est là la plus grande cause de notre pauvreté agricole.

Il peut exister et il existe en effet d'autres causes que celle-là; mais elles ont une importance fort secondaire, souvent même elles ne sont que la conséquence de la première.

Le remède nécessaire pour guérir le mal est maintenant facile à trouver et facile à appliquer. Le manque de fumier a été la grande cause de l'appauvrissement de la terre, la fumure abondante sera le moyen de lui rendre sa richesse d'autrefois.

Mais comment se procurer le fumier nécessaire? Ici commence l'heureuse influence du bétail. Dans la plupart des exploitations agricoles le bétail est le seul moyen de se procurer l'engrais qu'exige la culture. Seules les terres situées autour des grandes villes ont l'avantage de se pourvoir d'engrais en dehors de la culture; et comme leur nombre est fort restreint, elles n'influent en rien sur la règle générale que nous venons de donner.

Ainsi pour ramener la richesse sur nos terres épuisées il faut des fumures abondantes et c'est le bétail qui nous fournira le plus économiquement l'engrais dont on a besoin; et sous ce point de vue il faut nécessairement avouer que le bétail de rente producteur de fumier est au moins aussi nécessaire que le bétail producteur de travail.

Entretenons donc le plus de bétail possible, suivant l'étendue et la richesse du sol, augmentons-le au fur et à mesure que les fumiers rendent la production plus abondante, choisissons-le avec soin, améliorons-le si c'est nécessaire et nourrissons-le copieusement. Voilà le moyen le plus parfait de faire sortir l'agriculture de l'ornière dans laquelle une malheureuse routine l'a plongée.

Mais le bétail de rente n'est pas précieux seulement par le fumier qu'il produit. Il est encore producteur de denrées commerciales. C'est pour ainsi dire une fabrique qui, empruntant à la terre sa matière première, la travaille, la transforme en d'autres produits d'un débit plus facile et plus avantageux. Le foin, la paille, les fourrages de toute espèce, les grains en passant par les intestins du bétail de rente, sont transformés en viande, suif, laine, lait et ce dernier à son tour sert à former le beurre et le fromage.

Or, l'expérience de ces dernières années nous a démontré pleinement que de tous les produits agricoles, les denrées ani-